James de Coquet

LES FEMMES ONT LA PAROLE

Préface de PIERRE GAXOTTE

de l'Académie Française

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard, 1955.

Extrait de la publication

PRÉFACE

De temps à autre on voit sur les murs de Paris des cartes diversement coloriées, dont l'objet est de dénoncer aux citoyens et aux citoyennes, les pays obscurantistes qui refusent aux femmes le droit de suffrage. On doit reconnaître que la tyrannie masculine a fortement reculé. Les femmes votent en Angleterre, elles votent aussi en Russie soviétique, ce qui donne à penser que le suffrage féminin n'est peut-être pas décisif quant à la forme des gouvernements et l'organisation des libertés privées. Elles ont voté pour Hitler, en Allemagne, comme les hommes. Elles ne votent pas en Suisse. Aussi la Suisse, sur ces cartes, est-elle recouverte d'une couleur de deuil. Hélas ! La Suisse, gouvernée et administrée par les seuls hommes, n'en est pas moins le pays d'Europe le plus stable, le plus régulièrement prospère, le plus tranquille, le plus propre (avec les Pays-Bas) et le plus habilement conduit à travers les écueils de la politique internationale. Cela donne à penser. Non point que les femmes sont incapables de bien voter, mais que le suffrage des femmes est une fausse réforme qui fait beaucoup de bruit et qui ne change pas grand'chose.

Si vraiment les femmes françaises avaient envie de déposer de temps à autre un morceau de papier dans une caisse de bois, on se demande pourquoi le Sénat de la Troisième République leur a opposé un refus obstiné. Mais si le général de Gaulle et ses conseillers ont cru qu'en prenant le contre-pied du Sénat, ils allaient profondément modifier la politique française, leur désillusion doit être grande. Les femmes votent : cela leur permet d'abord de s'abstenir comme les hommes et c'est une victoire féministe qui en vaut une autre. Mais qu'ont-elles changé à la force des partis ? On dit qu'elles ont accentué le déclin du parti radical, mais ce déclin s'est accompli entre 1924 et 1936. On dit aussi que dans les départements catholiques, elles contribuent à la stabilité relative du M.R.P. C'est possible, encore qu'en 1951 une grande partie des électeurs et électrices M.R.P. soit passée au Rassemblement, qui deviendra ce qu'il pourra en 1956. Jusqu'à présent, la politique française évolue comme si les femmes ne s'en occupaient pas.

Cependant, elles forment la majorité du corps électoral et l'histoire nous offre l'exemple de femmes politiques qui valaient bien chacune un grand homme : Blanche de Castille, Louise de Savoie, Elisabeth I, Catherine II, Marie-Thérèse, Victoria. La Hollande ne se trouve pas mal, présentement, de ses deux règnes féminins successifs. La Grande-Bretagne a une reine et point de roi. Le Luxembourg a une grande-duchesse. Après le roi Frédérik, le Danemark aura une reine et un prince consort. Est-ce à dire que toutes les femmes aient réussi dans les grands rôles ? Isabeau de Bavière n'a pas laissé une très bonne renommée. Catherine de Médecis, mi-Italienne, mi-Auvergnate, eut un beau programme d'apaisement et de réconci-

liation, mais elle fut constamment débordée par les événements. Elle n'apaisa pas les passions : elle les flatta tour à tour; elle ne domina pas les partis : elle les favorisa l'un après l'autre. A force d'opportunisme et de manœuvre, elle se laissa enfermer dans des situations tragiques, dont elle s'échappa par des violences pires. La paix intérieure fut l'œuvre d'un homme, Henri IV, aux nombreuses maîtresses, aux vues courtes et sensées, tournées vers le profit immédiat. Les deux autres régentes, Marie de Médicis, Anne d'Autriche, furent des femmes médiocres, Marie-Antoinette une étourdie. Qu'en conclure ? Rien. Sinon qu'on peut bien ou mal tomber avec les femmes, comme avec les maris.

*Frédéric Le Play, dans son traité de l'*Organisation de la Famille, *raconte que les paysans de Bigorre, sous l'ancien régime, admettaient le droit d'aînesse au profit de la fille aussi bien que du fils. Certains ménages étaient donc assujettis à des chefs féminins. Quand ils épousaient l'héritière, la maîtresse du domaine rural, les maris prenaient le nom de la femme au lieu de lui donner le leur. Les maisons soumises au système matriarcal n'étaient pas moins prospères que les autres. Certains disent qu'elles l'étaient davantage, les règnes féminins et masculins se corrigeant les uns les autres. Pourquoi pas ? Mais il serait probablement absurde de croire qu'un règne féminin est nécessairement plus ordonné, plus persévérant, plus ménager, d'une bonté mieux soutenue, d'une générosité plus constante qu'un règne masculin. Marie Tudor n'était pas tendre, ni Elisabeth I. L'une et l'autre ont beaucoup fait travailler le bourreau. La tsarine Elisabeth de Russie, elle était coquette, futile, dépensière, mais il n'y eut pas une seule exécution politique*

Extrait de la publication

sous son règne. Entre une pétroleuse et une sœur de charité, on peut ranger beaucoup de types différents.

Tout le monde trouverait absurde qu'une femme commerçante ou industrielle fût écartée des conseils de sa profession. Or c'est un fait que beaucoup de femmes sont contraintes de se débrouiller seules, que beaucoup d'autres ont le désir d'exercer un métier qui leur assurera au besoin l'indépendance. C'est un fait général, issu de circonstances irrésistibles, contre lequel personne ne récrimine plus. Le droit de vote, le droit d'éligibilité sont venus en surcroît et, contrairement à certaines craintes, la natalité n'en a pas été diminuée. Les électeurs ont conscience d'avoir commis assez de sottises pour ne plus oser opposer aux femmes leurs prétendues raisons et compétences. Les femmes ont, du moins, justifié leur promotion (si promotion il y a), puisque la fièvre politique n'a pas nui aux foyers. Il est très vain d'épiloguer sur un fait acquis. Puisque les femmes ont tous les droits politiques, le plus simple et le plus raisonnable était de les interroger elles-mêmes. C'est ce qu'a fait James de Coquet, avec une entière loyauté.

Pour notre part — et nous le répétons en terminant — la véritable question n'est pas, n'a jamais été le vote féminin, mais l'aménagement du régime électif et la continuité du Pouvoir. Les Français n'ont pas trouvé, n'ont pas voulu, de solution raisonnable et durable : douze formes de gouvernements et treize constitutions en cent soixante ans témoignent assez de leur insuffisance brouillonne. Les femmes prendront-elles la peine d'y réfléchir ? Puisqu'elles sont le nombre, faudra-t-il, à elles aussi, à elles surtout, imputer désormais l'instabilité, le décousu, l'irréalisme de nos institutions et de nos entreprises ?

Extrait de la publication

L'amitié, la politesse, tout ce qui reste de galanterie nous invitent à terminer par l'expression d'une espérance : l'espérance que les femmes verront plus loin que les hommes, que, moins aveuglées par la routine électorale, elles ne demanderont plus au scrutin le seul soulagement des ennuis les plus sensibles et des maux les plus immédiats. Puisqu'elles conçoivent et nourrissent les enfants, ne serait-il pas naturel qu'elles soient plus soucieuses de l'avenir ? Plus préoccupées de la conservation et de la durée ? Alors, elles imposeront aux hommes perdus par l'orgueil, une abdication partielle qui ferait place à des institutions solides et à une autorité nationale. Verrons-nous cela ? Attendons.

PIERRE GAXOTTE,
de l'Académie Française.

Extrait de la publication

Extrait de la publication

AVANT-PROPOS

A l'automne 1948, je suivais aux Etats-Unis la campagne électorale qui allait se terminer, contre toute attente, par une nouvelle victoire démocrate. Après avoir parcouru le Middle-West dans le train de Mr. Dewey, j'arrivai un soir à Saint-Louis où se tenait un important meeting organisé par le Comité des Femmes Républicaines du Missouri. Dans l'assistance, les deux sexes étaient presque également représentés, mais, sur l'estrade, il y avait naturellement une prédominance féminine très nette. Les dames qui l'occupaient étaient de tous les âges et semblaient appartenir à tous les milieux. Aux Etats-Unis, l'intérêt pour la chose publique n'est le privilège ni d'une classe sociale, ni de la fortune, ni du célibat.

Différentes oratrices se succédèrent à la tribune pour exposer avec beaucoup d'autorité dans quel sens elles voulaient voir résoudre les différents problèmes qui se poseraient demain au futur locataire de la Maison Blanche : salaires, reconversion des industries de guerre, crédits à l'Europe, conflit entre Israël et les pays arabes, réhabilitation de l'Allemagne de l'Ouest, occupation du Japon, soutien de la Corée du Sud...

Extrait de la publication

etc., etc... J'ai oublié ce que préconisaient toutes ces interventions. Je n'en ai retenu qu'une seule. Celle-ci fut le fait d'une citoyenne qui portait avec beaucoup de grâce sur ses cheveux grisonnants, un chapeau à la dernière mode et dont le corsage s'ornait d'un flot d'orchidées, montrant ainsi que les préoccupations politiques ne sont pas incompatibles avec des soucis plus frivoles. Ce n'est pas pour cela que ses paroles se sont gravées dans ma mémoire, mais parce qu'elle abordait un sujet sur lequel différents séjours en Extrême-Orient m'avaient, du moins le pensais-je, donné quelques lumières. Il s'agissait de savoir quelle attitude devait adopter Washington dans le conflit qui ensanglantait la Chine et opposait une fois de plus les soldats du Kuomitang à ceux du Communisme. Le thème que soutenait la charmante républicaine aux orchidées était : « Nous devons soutenir Tchang-Kaï-Chek qui a été notre fidèle allié pendant la guerre. Envoyons-lui autant d'avions que nous le pourrons si nous ne voulons pas qu'il y ait un jour une Chine rouge. »

Justement, au printemps suivant, je me trouvai à Canton et je pus voir quelques-uns des avions que l'aide américaine avait procurés à la Chine nationaliste. Il y en avait une quarantaine, échoués dans un pré comme un banc de baleines. La ressemblance avec des cétacés était d'autant plus frappante qu'ils n'avaient plus d'hélices, plus d'ailes, et qu'un jet de fumée s'échappait de leur nez. On m'expliqua que les bombardiers américains avaient été déshabillés de tout ce qui pouvait s'écouler au marché noir, dont le principal client était d'ailleurs Mao-Tsé-Tung, puis, quand il n'était plus resté qu'un énorme cigare, un précurseur chinois de l'abbé Pierre avait installé

Extrait de la publication

dans ces cellules les familles nécessiteuses de l'endroit. De chaque cellule, dépassait un tuyau de cheminée qui répandait sur la campagne l'odeur caractéristique du riz cantonnais. Ainsi, cette fourniture d'avions s'était traduite par un essai intéressant d'urbanisme semi-aérien, mais elle n'avait augmenté en rien le potentiel guerrier de Tchang-Kai-Chek, lequel avait déjà replié sur Formose sa précieuse personne. En soutenant son débile gouvernement, on ne pouvait qu'accélérer le processus de communication de la Chine et rejeter Mao-Tsé-Tung dans les bras de la Russie.

Les événements n'ont que trop démontré que les vues de la dame aux orchidées sur la question chinoise étaient erronées. Mais ce qu'il y avait de remarquable, c'est qu'elle en eût une. Et tandis que je l'écoutais, ce soir-là, à Saint-Louis, je ne pouvais m'empêcher de me demander si les habitantes de Brest, de Lyon ou de Toulouse avaient, elles, une opinion sur le problème d'Extrême-Orient en général ? En avaient-elles seulement une sur cette guerre d'Indochine où nous étions directement intéressés et qui déjà, à l'époque, menaçait de s'éterniser ? Réfléchissaient-elles quelquefois à ce que devait être le visage de l'Europe de demain qu'on s'efforçait de modeler de conférence en conférence ? Qui sait même si elles avaient une idée personnelle sur des problèmes purement domestiques, comme l'organisation de la Sécurité sociale, les nationalisations ou le privilège des bouilleurs de crus? Ces points d'interrogation qui avaient surgi dans mon esprit, un soir de septembre, à Saint-Louis (Missouri), ils m'ont accompagné tout au long de mes voyages à travers le monde et tandis que les dames de Djakarta, de Sydney ou d'Arequipa m'exposaient

leurs problèmes, je me suis souvent demandé quels étaient ceux des dames de Confolens ou de Saint-Sauveur-le-Vicomte.

Sans doute, elles ont les moyens de les faire connaître, puisqu'elles sont électrices, et il faut bien reconnaître que les femmes françaises accomplissent leur devoir électoral avec la même exactitude — ou la même inexactitude — que les électeurs mâles. Mais le bulletin qu'elles déposent dans l'urne, que représente-t-il ? Une prime électorale accordée à l'homme marié, au fondateur d'un foyer, ou bien une volonté féminine préconçue de voir la politique du pays s'orienter dans telle direction, sur tel sujet donné. « Nous, les mères de famille des quatre-vingt-quatre départements français, donnons au gouvernement ce solennel avertissement... » Ce langage énergique, qu'emploient à tout bout de champ les betteraviers, les vignerons ou les planteurs de coloquinte, je n'ai pas le souvenir qu'il ait été jamais employé par celles qui sont aux sources mêmes de la vie française. Ces dernières ont-elles le désir de faire l'Europe, ont-elles le désir de voir le gouvernement lutter vraiment contre l'alcoolisme et la crise du logement, veulent-elles maintenir les droits de l'enseignement libre ou les sacrifier sur l'autel de la laïcité ?... Oui, que pensent nos compagnes sur tous les sujets qui touchent à la structure du pays et à sa conservation ?

En France, non seulement aucune association féminine ne pourrait remplir un Palais des Sports, à la veille d'une consultation électorale, mais, de surcroît, on peut dire qu'il n'y a pas d'opinion féminine sur le plan politique. Certes, nous avons au Palais-Bourbon et au Luxembourg de brillantes parlementaires, mais elles représentent les intérêts panachés

Extrait de la publication

de leurs circonscriptions et elles ne sont aucunement les dépositaires des volontés féminines. De telle sorte que personne ne peut dire si la Française moyenne est politiquement consciente. Personne, sauf elle. C'est pourquoi nous allons le lui demander.

Extrait de la publication

LES DAMES DE VALOGNES ONT BEAUCOUP CHANGÉ DEPUIS LE SAGE

De même que la danse est une suite de pas, la broderie est une suite de points. Avec des glissés, des jetés et des pointes, on exécute *le Spectre de la Rose* ou *Gisèle*. Avec des points-tiges et des points-posts, on compose un milieu de table. Il paraît que c'est très facile. C'est du moins ce que m'a affirmé Mme Delacotte que j'ai trouvée dans son salon, rue Welléat, à Valognes, avec, sur ses genoux, une nappe de toile rose où son aiguille piquait des épis blancs. Ce sera son cadeau de noces à une jeune cousine qui va se marier à l'automne. Encore deux ou trois mois d'application et l'ouvrage sera fini. La broderie, et c'est en quoi elle est aujourd'hui le luxe suprême, est le fruit d'une longue patience. De la patience, Mme Delacotte semble en avoir à revendre. Il y a dans son visage aux traits réguliers, dans le regard tranquille de son œil noir, dans son sourire fait d'ironie et de mélancolie, quelque chose qui indique ce qu'on appelait autrefois une grande force d'âme et dont on a su depuis qu'il s'agissait d'un bon équilibre glandulaire. Mme Delacotte n'est pas de ces gens qui croient que la vie est une féerie perpétuelle où tout se règle à

Extrait de la publication

coups de baguette magique. Elle pense, au contraire, que notre destinée est un ouvrage au petit point que nous avançons un peu plus chaque jour. Voilà pourquoi elle brode et voilà pourquoi, dans son entourage, personne ne peut naître ou convoler sans être gratifié d'un bavoir ou d'un napperon. J'envie le couple qui se mariera aux prochaines vendanges. A défaut d'appartement, il aura une nappe rose ravissante.

Mme Delacotte est la Pénélope de la Manche, mais son Ulysse n'est pas sur les mers. Il est tout simplement à l'autre bout de la rue, dans son étude d'avoué, où il assigne la moitié de la circonscription à la requête de l'autre, car le Normand, qui est policé depuis dix siècles, depuis le duc Rollon, est volontiers processif. Au bout de la rue Welléat, se dresse un Palais de Justice si vaste qu'on pourrait dans une même audience y juger les deux mille neuf cent quatre-vingt-dix-sept habitants (Michelin *dixit*) que compte aujourd'hui la ville. Ce tribunal de première instance, c'est tout ce qui reste de vivant dans cette ville meurtrie qui n'a d'autre industrie que de panser ses propres plaies. Ruinée par Napoléon, qui créa le port de Cherbourg, Valognes, qui fut jadis la capitale de la Basse-Normandie, semble vivre depuis dans un repliement dédaigneux et faire fi de son époque. Du moins doit-elle la juger. Sans doute que dans ces beaux hôtels du XVIIe, qui, par bonheur, sont restés debout, il doit y avoir une Mme de Tencin, une marquise de Lambert chez qui l'on fait le cercle et où se décide la carrière politique de jeunes avocats de province.

« Est-ce que les dames de Valognes, dans leurs réunions mondaines, parlent de la conjoncture politique ? ai-je demandé à Mme Delacotte.

— Jamais, m'a-t-elle répondu avec force.

Extrait de la publication

— De quoi parlent-elles donc ?

— De la pluie et du beau temps. C'est-à-dire qu'on ne parle guère de la pluie qui, dans le Cotentin, fait partie du paysage quotidien. On parle de ce qui est exceptionnel : du ciel bleu, du soleil, du froid. Quand nous avons la chance qu'il neige en hiver, ce qui n'est pas commun dans nos régions, nous avons pour un bon mois de conversation.

— Comme la vie à Valognes a donc changé ! Moi j'en étais resté à ce petit Paris que nous dépeint Mme Turcaret dans la comédie de Le Sage : « Je suis toujours à l'affût des modes et on me les envoie toutes dès le moment qu'elles sont inventées... On se rassemble chez moi pour médire, pour lire tous les ouvrages d'esprit qui se font à Cherbourg, à Saint-Lô, à Coutances... Je donne des fêtes galantes, des souperscollations... » On voit bien d'ailleurs que tous ces beaux hôtels entre cour et jardin ont été le décor d'une vie brillante, qu'ils ont servi de cadre à une société raffinée.

— Sans doute. Mais, aujourd'hui, finis les souperscollations et les fêtes galantes. Ce n'est plus le genre de Valognes. La vie mondaine se borne aux visites protocolaires. Un nouveau juge est-il nommé au tribunal ? Il fait avec sa femme la tournée des gens à qui l'on doit se présenter, puis, tout rentre dans l'ordre jusqu'à la prochaine mutation.

— Un club politique féminin serait donc ici une chose impensable ?

— Impensable, puisqu'il obligerait ses membres à afficher leurs opinions politiques. Or, l'isoloir dans lequel on passe le jour du scrutin n'est qu'une fragile protection à côté de ces murailles de plomb que chacune de nous érige autour de ses opinions. Nous som-

James de Coquet

LES FEMMES ONT LA PAROLE

James de Coquet était, avant la guerre, un critique dramatique et un chroniqueur "bien parisien".

Brusquement, à la Libération, les évènements l'ont poussé dans une voie qui allait faire de lui un des premiers grands reporters français, et, dernièrement, la Radiodiffusion Nationale l'inscrivait dans sa galerie des "grands vagabonds", à la suite d'Alain Gerbault, du colonel Lawrence, de Jack London.

Il a publié toute une série de reportages retentissants: "Le Japon Mac Arthur", "La Chine partagée", "Effervescente Asie", "La Démocratie sous les Tropiques", "Un Homme au kilomètre carré", "L'Argentine sans Evita", "L'autre moitié de l'Amérique", pour n'en citer que quelques-uns. Ni la planète, ni la politique mondiale n'ont plus de secrets pour lui.

Ce millionnaire en kilomètres nous invite ici à faire un voyage très différent : une enquête sur le comportement politique de la femme française, faite non de chiffres et de statistiques, mais d'entretiens familiers sur les problèmes du jour avec des femmes qui l'ont fait pénétrer dans l'intimité de leur esprit et de leur existence. Ce livre, qui est un document, est en même temps une série de portraits de femmes, brossés par un homme qui les estime, et l'on trouve dans cette galerie : la commerçante, la fermière, la femme notaire, l'avocate, l'étudiante, la couturière, la comédienne, la femme chef d'entreprise, la laborantine, la manucure, entre autres. "Jamais, dit l'auteur, au cours de mes voyages, je n'ai découvert tant d'horizons nouveaux qu'en bavardant avec ces provinciales et ces Parisiennes."

ETS. DHUIÈGE IMP. BAGNEUX (SEINE)

480 fr. B. C. + T. L.

Extrait de la publication